

Le pélerinage interdit [1ère partie]

Autor(en): **Portal, Georges**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **24 (1956)**

Heft 12

PDF erstellt am: **02.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570923>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

C'est là je crois le sens véritable de l'amour chrétien, la véritable révélation du Christ, successeur de l'Eros antique, qui doit nous être particulièrement cher, à nous, homosexuels, que tant de gens ont tendance à considérer et à condamner sinon tout à fait comme des lépreux, du moins comme des êtres malsains, viciés dans leurs âmes et dans leurs corps . . .

Je m'en voudrais de finir sans citer Rilke, le grand Rilke, dans les Cahiers de Malte Laurids Brigge. Voilà ce qu'il écrit, dans ce paragraphe qui s'appelle un projet de lettre:

«Crois-tu que ce soit par hasard que Flaubert ait écrit son Saint Julien l'Hospitalier? Il me semble que là est le point décisif: se surmonter jusqu'à se coucher à côté du lépreux, jusqu'à le réchauffer à la chaleur intime des nuits d'amour, — et cela ne peut que bien finir.»

La chair n'a pas été donnée à l'homme par Dieu pour être sacrifiée, méprisée, ou sublimée, honnie et condamnée, mais bien pour être assumée entièrement en tant que chair, vie et amour.

Et je crois que c'est cette révélation que nous apporte la nuit de Noël. —
L. Farre.

Le pèlerinage interdit

(1ère partie)

*Pour mon cher Willie en qui ma jeunesse
revit dans le meilleur d'elle-même.*

Un jour de septembre 1955, la pluie battait contre mes vitres, le long desquelles elle dégoulinait en petits ruisseaux de cristal; une de ces pluies torrentielles de Provence, qui noient en un instant les rues et les jardins.

Sous la bourrasque, mes grands fauteuils transatlantiques rapportés de Singapour agitaient sur la terrasse leurs toiles multicolores détrem-pées. —

C'est à peine si je pouvais entrevoir de ma fenêtre, à travers le dense réseau de l'averse, les pins, pourtant tout proches, qui prenaient des allures de fantômes agitant de grands bras.

Désœuvré, pour tromper mon ennui de me sentir prisonnier, je m'assis devant mon vieux secrétaire empire aux cariatides de bois doré. J'ouvris machinalement un des tiroirs de ce meuble bourré de documents anciens et de souvenirs de famille. Des petits paquets soigneusement ficelés et étiquetés s'offrirent à ma vue . . . Que de chères écritures dormaient là, côte à côte . . . Celle de maman, fine et aristocratique, celle de mon père, élégante aussi mais d'un caractère nettement commercial . . . celle de mon frère désordonnée, inquiète, semblable à la mienne par l'épaisseur de ses traits et son irrégularité . . . Tant d'autres écritures encore, jadis familières, de parents ou d'amis disparus . . .

Je pris quelques liasses, sans savoir laquelle j'ouvrirais . . . L'odeur de ces vieux papiers s'exhalait du tiroir, une odeur de sépulcre, une odeur de mort, contre laquelle ma sensibilité a toujours été sans défense. Je n'ai jamais pu détruire ces souvenirs de ma jeunesse, ces lettres où je retrouve encore les âmes de ceux que j'ai tant aimés.

Comme j'achevais de vider le tiroir, dans le dessein de relire quelques unes de ces épîtres avant de les remettre en ordre, un petit paquet attira soudain mon attention, un paquet enveloppé d'un papier jaune, lié par une mince ficelle grise et portant un seul nom: Gilbert . . .

En un instant je me rappelai le nom et revis le visage . . .

Gilbert, mon matelot . . . Quel joli roman! Quelle belle histoire! Gilbert! . . .

Je l'avais rencontré un dimanche après midi, par une journée d'été de 1915, pendant la guerre. Blessé, j'étais revenu du front dans ma garnison, la petite cité de Ryens . . . portant l'uniforme de sous-officier de dragons et ma Croix de Guerre toute neuve. Assis dans le jardin d'un café de la ville, où l'on présentait sur une petite scène des attractions médiocres de music-hall, je vis entrer un marin qui alla s'attabler non loin de moi, un beau garçon très jeune de visage et de corps, large d'épaules sous son col bleu, la physionomie ouverte et sympathique.

Dès cet instant, je ne regardai plus que lui. Il s'en aperçut très vite, mais se garda d'en rien laisser paraître.

Je parvins à me faire donner son nom par un de mes amis, qui me promit de l'amener chez moi ou de me l'envoyer.

Il vint le lendemain.

Je conserve de cette visite un souvenir qui ne s'effacera jamais. Le matelot entra dans ma salle à manger. Il était seul, un peu embarrassé et ne sachant tout d'abord comment justifier sa venue.

De mon côté, je ne savais quelles paroles prononcer.

Nous nous regardâmes un instant, face à face, immobiles, muets . . . Puis ce fut inattendu, incroyable, foudroyant! . . . Il vint à moi, posa son béret au pompon rouge sur la table et prit ma bouche avec la sienne, sans un mot, sans un geste qui eussent pu me laisser prévoir cette attaque.

Notre baiser nous riva l'un à l'autre dans un paroxysme de sensualité réciproque et dura longtemps . . . Il me tenait serré contre lui, de ses deux bras robustes et l'odeur chaude de son torse viril s'exhalait du tricot rayé entr'ouvert sous mes narines. J'avais pris sa tête entre mes mains, mes doigts jouaient dans ses cheveux . . . Nous étions restés debout, tout rayonnants de fierté, de surprise et d'amour, comme la statue vivante d'un couple.

Ce qui se passa ensuite, on le devine: Gilbert resta . . . Mais la nuit que nous passâmes ne ressembla point aux autres nuits de plaisir que j'avais connues auparavant. Pour la première fois de ma vie, mon coeur était entré dans la danse . . . Il se sentait en harmonie avec mes sens et celui de Gilbert battait à l'unisson du mien, sans même s'en douter encore. Un élan nous emportait à notre insu bien au-delà de nos sensualités éveillées, qui, avant de s'assouvir dans l'acte de la possession, se grisèrent des baisers les plus tendres, sans se lasser.

Gilbert ne devint mon amant que le matin.

Puis nous fîmes des projets d'avenir . . .

Malheureusement, la séparation suivit bientôt. Gilbert regagna Toulon, son port d'attache et notre joli amour tout neuf se réfugia dans nos

lettres, ces lettres rangées avec soin autrefois dans le paquet que je venais de retrouver et que j'allais rouvrir.

Très ému, les doigts un peu tremblants, je dénouai la ficelle et dépliai le papier jaune, clos depuis quarante ans.

Je reconnus immédiatement l'écriture familière qui faisait battre mon jeune coeur lorsque je la voyais sur les modestes petites enveloppes blanches maculées par le tampon violet de la marine «Service à la mer» orné de son ancre symbolique.

Auprès de ces lettres qui dormaient là, je trouvai quelques reliques oubliées par mon coeur ingrat: trois photographies et un ruban de béret...

Une de ces photos, la première que Gilbert m'envoya, le montrait dans sa jolie tenue d'été, à pantalons blancs. Je retrouvai facilement la lettre qui l'avait accompagnée:

«Cher Georges! Mon voyage s'est très bien passé. Je t'envoie ma photo comme je te l'avais promis. Il faut espérer de se revoir bientôt et l'on pourra rattraper le temps perdu. Dans l'attente de recevoir une petite lettre reçois un long baiser sur la bouche et une cordiale poignée de main. Gilbert.»

Pendant quelques mois cette correspondance se poursuivit, régulière et fidèle...

«Je n'ai pas rencontré encore un girond béguin comme toi...»

«Je t'envoie mille baisers de ma soute...»

«J'ai reçu ta photo, qui est très bien faite. Il me semble quand je la regarde que tu es devant mes yeux. Aussi, quand je l'ai reçue, je l'ai embrassée...»

«J'aime mieux un homme qu'une femme.»

Parfois il m'apprenait les potins du bord:

«L'autre jour, il y a deux types qui se sont fait prendre dans les bastingsages à faire de l'amour. Ils ont été punis sévèrement, alors il faut ouvrir l'oeil et le bon!»

Il n'aimait pas les «grenouilles» et s'appliquait à rassurer ma jalousie:

«N'aie pas peur, va, des femmes. Tu crois parce qu'il y a longtemps que je n'ai pas été à terre, que je vais me jeter sur elles comme un fou, comme des gens qui, ne savent pas vivre. Non, ne pense pas à cela, car elles me dégoûtent totalement. Voilà déjà trois jours que je vais à terre, je n'y ai pas encore touché, alors tu vois que sur ce sujet, tu peux être tranquille.»

Son «Yacht»... le cuirassé Bretagne, repartit pour l'île de Corfou.

«Je t'envoie mes meilleurs baisers, car je n'en ai laissé aucun à Toulon. J'étais sage pour toi. Je t'embrasse où tu sais. Ton Gilbert.»

Ces jolies lettres étaient autant de chapitre de notre beau roman.

Aucune ne manquait dans ce paquet que je venais de rouvrir. Je les avais soigneusement numérotées. Beaucoup étaient écrites sur un original papier rouge-groseille que je lui avais acheté pour reconnaître plus vite entre les mains du vaguemestre les messages d'amour qui faisaient battre mon coeur.

Et voilà!...

Tant de baisers tant de tendres confidences . . . Tant de beaux projets d'avenir . . . Tout cela tombé dans l'oubli, dans le flot tumultueux des années et je ne retrouvais que ces épaves!

Ce fut ma faute.

Nous nous étions revus, pourtant. A la fin de l'année 1915, Gilbert avait pris une permission d'une semaine, qu'il n'avait pas avouée à ses parents. C'est dans la grande ville de Garandes, que nous nous retrouvâmes. Fidèle au rendez-vous, il me rejoignit et nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre sur le quai de la gare, au jour convenu.

Loin de chercher à sauver les apparences, nous faisons tout pour afficher notre liaison, pour étaler notre bonheur. Chaque matin, nous allions ensemble chez le coiffeur pour nous faire bichonner et raser, et ne manquions jamais, uniquement préoccupés de nous-mêmes, d'échanger dans la glace, avec une joie puérile, des signes d'intelligence significatifs et affectueux.

Cette permission passa comme un beau rêve. Les nuits ne nous suffisant pas pour assouvir notre sensualité, qu'une exceptionnelle harmonie portait sans cesse à son paroxysme, il nous arrivait de regagner notre chambre dans la journée et d'en redescendre peu d'instant après, le visage encore rouge de plaisir, sous le regard discrètement ironique du personnel de l'hôtel.

Entre Gilbert et moi, cependant, il y avait des liens plus profonds . . . Notre passion sexuelle se doublait d'une tendresse particulière, telle que je n'en avais jamais éprouvée auparavant chez mes partenaires amoureux. Certes, son corps ardent, dont je connaissais tous les secrets délectables; dont la chaleur, le contact, l'odeur saine et virile, me transportaient; ses baisers indéfiniment prolongés dans une extase mutuelle, faisaient de nos nuits des noces frénétiques; mais son âme simple, foncièrement honnête, riche d'une bonté qui ne se démentit jamais, avait fait de moi son captif sur un plan bien plus élevé.

Notre liaison avait des racines trop profondes pour ne pas comporter le goût et le besoin de la durée . . . «Après la guerre, nous vivrons ensemble . . .» disions-nous sans cesse.

Avant de nous séparer, nous nous fîmes photographier.

Cette photo était jointe aux lettres. Gilbert, assis sur une sorte de stèle, comme les photographes de cette époque aimaient à en utiliser, portait cette fois sa tenue d'hiver, le caban aux deux rangées de boutons dorés, l'épais maillot de laine bleue contre lequel j'aimais à poser ma joue pour y trouver la chaleur de sa poitrine. J'étais debout à côté de lui, la main droite posée sur son épaule, dans ma tenue de Maréchal des Logis.

Quarante années ont passé sur nos visages, mais je retrouve sur cette modeste carte postale, notre jeunesse indélébilement fixée . . . le petit nez court et spirituel de Gilbert, les fossettes charmantes de sa bouche aux baisers généreux et son regard clair, couleur d'horizon.

Hélas, nous ne devons plus nous revoir! . . .

Comment cela s'est-il fait?

Auprès de toutes ces lettres pleines de rêves et de projets d'avenir, était plié le ruban, portant en lettres d'or terni l'inscription «Bretagne»..

«Je t'envoie un ruban que j'ai porté le dimanche pour aller à terre et pour me changer à bord, les jours d'inspection . . .»

Et puis ce dernier billet:

«Tu m'as fait connaître le vrai bonheur.»

Un long moment, je suis resté devant ces lettres, ces photographies et le ruban. Au dehors, la pluie continuait de battre mes carreaux, tandis que le passé me submergeait et que ma jeunesse venait me demander des comptes . . .

C'était moi le coupable et je le savais bien. J'avais promis à Gilbert de lui consacrer ma vie. Il m'avait cru. Et je l'avais trahi. Était-ce tout à fait ma faute . . . Les circonstances, la guerre interminable . . . accablante . . .

Oui, je me souvenais de tout. On m'envoya en garnison à Tunis. Et là, je rencontrai un nouvel amour qui me prit tout entier. Que pouvait le pauvre Gilbert contre cet amour là? Il n'avait d'autres armes que ses lettres et je ne lui répondais plus. Trop délicat, il ne se défendit point et s'effaça . . . Ma vie prit un cours nouveau . . . J'oubliai . . .

Mon nouvel amour dura quatre ans. Je connus un bonheur parfait auprès de l'ami de mon choix.

Nous finîmes la guerre ensemble, nous battant au front côte à côte jusqu'à l'armistice de 1918. A notre démobilisation, nous unîmes nos destinées, ne nous quittant plus. J'avais enfin le foyer de mes rêves et, pensais-je, pour toute ma vie . . .

Hélas, un jour, mon ami me trompa. Je l'appris. Ce fut un cruel réveil.

Pendant un an, je lui demeurai fidèle, espérant le reconquérir et ne pouvant me résoudre à le perdre.

Lorsque cette rupture fut inéluctable, mon cœur se souvint alors de Gilbert. Lui seul, pouvait me rendre la joie et la stabilité. Je le compris enfin trop tard, et fis des efforts désespérés pour retrouver sa trace.

Ce fut en vain. Toutes mes lettres me furent retournées avec la mention: «Parti sans adresse».

Alors, je refermai le petit paquet jaune et le laissai dormir dans mon vieux secrétaire parmi mes reliques, avec les photographies et le ruban bleu aux lettres d'or qu'il contenait.

Georges Portal.

(à suivre)

PAGES DE JOURNAL

par Pierre Coret.

Pour la troisième fois, nous publions des extraits du «Journal» de notre collaborateur Pierre Coret. Nous remercions ceux de nos lecteurs qui nous ont fait part de leur appréciation. Nous serions heureux que d'autres abonnés nous communiquent leur point de vue «pour ou contre». Si vous êtes d'accord avec Pierre Coret, si vous ne l'êtes pas, si vous avez quoi que ce soit à dire: écrivez-nous!

Nous poursuivons dans ce numéro la publication de ce «Journal» aux idées précises, volontaires, exprimées en un style sans reproche. Ce sont trois lettres. La deuxième est de Pierre Coret. La première et la troisième sont présentées dans leur orthographe et style originaux. Toutes trois sont absolument authentiques.

Ph. M.